

DÉCEMBRE 2021 | NUMÉRO 4

LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire :
Littératures Éthique et Arts



SOMMAIRE :

Calendrier des activités
- 1

Focus sur Frédérique
Leichter-Flack - 2 à 5

Dossier :
Bibliothérapies - 6 à 11

ACTIVITÉS DES SEMAINES À VENIR :

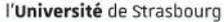
→ **11 décembre 2021, 11h : table ronde sur "questionner les récits manquants"** au théâtre Maillon, dans le cadre du projet **Carte noire : L'Afro-féminisme sur scène** (participation de Rocío Munguia Aguilar, membre de Lethica)

→ **25 janvier 2022, 17h Conférence : "Le triage en hôpital de guerre : le cas des urgences de Kaboul"** organisée par Lethica, par Alberto Zanin, qui dirige depuis deux ans l'hôpital de Kaboul de l'ONG **Emergency** spécialisé en chirurgie de guerre. Amphi Beretz - bâtiment de la Présidence (Nouveau patio) Université de Strasbourg

→ **10 février 2022, 18h : rencontre avec André Markowicz, "Dostoïevski au XXIe siècle : pour un nouveau questionnement éthique"**.

Le Portique (4ème étage - salle 409) Université de Strasbourg

Littératures, éthique
& arts | Lethica

Les  Institut thématique interdisciplinaires
de  l'Université de Strasbourg &  Inserm
dans le cadre de l'Initiative d'excellence 

Dans chaque numéro de la Lettre de Lethica nous proposons une rubrique « focus sur... » qui présente un chercheur en éthique, littérature et arts, à partir de deux ou trois de ses ouvrages. Après Martin Gibert dans le [numéro d'octobre](#), nous vous proposons 3 livres de Frédérique Leichter-Flack, professeure à Science-Po et membre de Lethica, et un dossier de recensions de divers livres sur les Bibliothérapies, faisant suite au [colloque des 18 et 19 novembre 2021](#).

Toutes les recensions seront publiées sur le site internet de Lethica, dans une [rubrique dédiée](#).

FOCUS SUR FRÉDÉRIQUE LEICHTER-FLACK

Ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée de lettres modernes, docteure et habilitée à diriger des recherches en littératures comparées, [Frédérique Leichter-Flack](#) est professeure à Sciences-Po Paris et membre de l'institut thématique interdisciplinaire Lethica. Ses recherches croisent la littérature, l'histoire et la pensée politique des XIXe et XXe siècles, et elles portent notamment sur les questions éthiques en littérature (fiction, témoignage) ou dans les humanités médicales.

La Complication de l'existence : essai sur Kafka, Platonov et Céline. Paris, Classiques Garnier, 2010.

Les trois romans dont Frédérique Leichter-Flack propose ici la lecture – *Le Château* de Franz Kafka (1926), *Tchevengour* d'Andreï Platonov (1929) et *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline (1932) – se distinguent autant par le contexte historique et culturel de leur production que par leurs choix stylistiques et formels : là où Céline relate les tribulations de Bardamu entre trois continents (Europe, Afrique, Amérique), Kafka livre dans son roman inachevé une fable à la dimension quasi-allégorique, tandis que Platonov s'emploie à l'écriture d'une utopie communiste qui tourne mal. En dépit de ces différences, la démarche comparatiste permet de démontrer éloquemment l'existence de parentés entre trois fictions, qui partagent à la fois certaines caractéristiques thématiques et une « complication » narrative qui nourrit toute leur ambiguïté interprétative et justifie la variété des réceptions qui leur ont été réservées depuis près d'un siècle. Pour Frédérique Leichter-Flack, il s'agit par conséquent de trois romans de « la ligne de crête », précédant un basculement historique, mais aussi de « trois expériences de lecture en terrain mouvant », qui confrontent les lecteurs à « une grave épreuve éthique dans laquelle [leurs] valeurs sont risquées et [leur] humanité mise en gage » (p. 259). L'une des forces de l'ouvrage est à ce titre de démontrer l'étroite imbrication de la pensée politique –singulièrement, lorsqu'elle concerne la construction d'une communauté démocratique – avec une réflexion éthique : l'objectif de Frédérique Leichter-Flack est ainsi d'« exploiter l'entrelacement des textes pour prolonger ces questionnements historiquement déterminés au-delà de leurs enracinements référentiels, en direction d'une interrogation philosophique et politique plus large » (p. 11).

Condamnés à l'errance et à une forme de marginalité, les personnages de Céline, de Kafka et de Platonov sont des individus « insolubles dans la société, insolubles dans l'utopie, insolubles dans la littérature qui pourtant prend en charge leur voix » (p. 151). Traités en parias, ils souffrent d'une absence d'affiliation sociale, qui ne conduit pourtant pas à une focalisation exclusive sur leur intériorité : tout à l'inverse, « la prise au sérieux du dépouillement véritable de l'homme voué à l'errance » interdit « le repli sur le champ de la conscience » individuelle, qui se trouve « traversée par le social, investie par les problèmes du collectif » (p. 17). L'isolement des personnages en fait dès lors les symptômes manifestes de la défection des grands récits idéologiques ou religieux qui autorisaient autrefois la construction du lien social. Ainsi le pacifisme de Bardamu manifeste-t-il d'abord une « haine de la démocratie », née de la « révélation effroyable de [...] l'impuissance du commun à "faire œuvre" de la mort individuelle » (p. 90), tandis que le statut de paria imposé aux Barnabé dans *Le Château* rappelle que « la recreation d'un fondement du lien social passe par l'exclusion de certains de ses membres », ce qui « pose en retour à la communauté ainsi ressoudée d'autres questions insolubles » (p. 102). Quant à l'utopie de Platonov, elle bute à la fois sur la nécessité du « triage » (affreusement explicitée dans la froide description de l'exécution des bourgeois) et sur l'indispensable distinction qu'il importe de maintenir entre une simple « coagulation sociale », motivée par une « commune misère » et une véritable communauté politique, fondée, dans les termes de Jean-Christophe Bailly, sur « une pensée de ponts et des passerelles » (p. 145).

La lecture à la fois éthique et politique proposée par Frédérique Leichter-Flack va enfin de pair avec le développement d'une réflexion sur le rôle de la littérature, et singulièrement du roman, présenté comme « un mode d'enquête philosophico-politique usant de la concrétude des situations et de la subtilité des effets de sens de l'écriture romanesque, comme d'un outil d'expérimentation à laquelle aucun discours ne saurait se substituer » (p. 13). Soulignant l'importance d'une lecture attentive des textes littéraires, dont les « programmes de dissimulation et de brouillage » (p. 197) peuvent parfois contribuer à dérouter la « vigilance idéologique du lecteur » (p. 206), l'auteure ne situe pas l'apport de la fiction dans sa supposée « exemplarité » ou dans la capacité consolatrice qui la rendrait complice d'une stratégie de « survie » (p. 191 et suivantes), mais bien dans un « parti pris de non synthèse » (p. 194), qui fait des textes « de formidables supports d'émancipation intellectuelle face à la complexité du monde, de redoutables modèles où se réfléchit la difficulté à penser la prise de décision, le jugement et l'action, dans un monde où le réel a dépassé en complexité la fiction » (p. 248).

Ninon Chavoz

Le Laboratoire des cas de conscience. Paris, Alma, 2012.

Se plaçant dans la continuité des travaux de Martha Nussbaum (*Les Émotions démocratiques : comment former le citoyen au XXI^e siècle*, 2010), Frédérique Leichter-Flack défend l'enseignement des humanités, au nom de la capacité de l'imagination narrative à devenir « une école de la réflexion morale » pour les acteurs politiques et sociaux de notre temps. Les fictions sollicitées dans cet essai fondateur sont, pour la plupart, issues des littératures du XIX^e et du XX^e siècle européen (Hugo, Dostoïevski, Kafka, Melville, Gogol, Camus, Primo Levi, Marek Edelman...), mais elles peuvent aussi être ponctuellement empruntées au théâtre antique (Antigone de Sophocle), à l'Ancien et au Nouveau Testament (le jugement de Salomon et le bon Samaritain) ou au cinéma américain (*Il faut sauver le soldat Ryan* de Steven Spielberg, *Démineurs* de Kathryn Bigelow). Ces œuvres parfois âgées de plusieurs siècles sont mises en relation les unes avec les autres avant de se trouver raccordées, au fruit d'un « jeu d'allers-retours avec le monde contemporain » (p. 15), à des problématiques éthiques d'une grande actualité, pertinentes à l'échelle nationale aussi bien qu'internationale.

Le fameux « jugement de Salomon » permet par exemple d'articuler la réflexion sur la PMA et la GPA, tandis que le *Bartleby* d'Herman Melville, connu pour son immuable réplique (*I would prefer not to*), devient la préfiguration des SDF d'aujourd'hui, refusant chaque hiver d'être accueillis dans des abris d'urgence, au risque de mourir de froid. *La Colonie pénitentiaire* de Kafka sert quant à elle de point de départ heuristique à une réflexion sur le fameux « droit d'ingérence », que les juridictions internationales ont récemment transformé en « responsabilité de protéger ». Frédérique Leichter-Flack relit enfin brillamment *La Métamorphose*, non plus comme une allégorie politique anticipant le drame de la Shoah, mais comme un texte fondamentalement éthique, qui pose la question des limites de notre solidarité en contexte familial : Gregor Samsa, dans cette perspective, devient le représentant des dépendants, des patients plongés dans le coma, de ceux enfin dont on envisage douloureusement l'euthanasie.

Les questions contemporaines ainsi traitées sont réparties en trois catégories majeures, qui impliquent toutes une prise de décision éthique : *juger* (en tenant compte d'éventuelles circonstances atténuantes ou en prenant en considération une responsabilité collective qui n'est pas à proprement parler une culpabilité), *choisir* (en acceptant par exemple d'infliger un mal pour un bien dans le cas paradigmatique du terroriste soumis à la torture pour protéger la vie de dizaines de civils innocents, ou en se trouvant contraint de décider de la valeur d'une vie par rapport à une autre), *intervenir* enfin (en prenant le risque de l'ingérence, ou en mesurant au contraire les limites de notre solidarité dans un contexte social et/ou familial plus ou moins étendu). Dans chacune de ces situations de tension éthique, le recours à la fiction ne permet pas de prescrire un comportement ou d'énoncer un jugement tranché (on pourra ainsi rester jusqu'au bout solidaire de Gregor Samsa ou adhérer au contraire aux arguments de sa sœur Greta, qui décide de son élimination) : il conduit en revanche à « prendre en compte des objections inaperçues » et à « ne jamais s'arrêter aux solutions déjà trouvées », pour embrasser la complexité des situations qui demandent intervention, exigent un choix ou engagent une responsabilité (p. 215), en comprenant pleinement tous les enjeux et toutes les raisons d'autrui. Pour Frédérique Leichter-Flack, la fiction apparaît dès lors comme un indispensable complément à l'éthique, au droit ou à la bonne gouvernance des affaires publiques : elle constitue en effet « une formidable réserve de sens que le raisonnement théorique ne peut combler » (p. 15). De ce livre, on sortira donc plus que jamais convaincu de la nécessité de prendre la littérature (et le cinéma) au sérieux : dès lors qu'il s'agit d'aborder des questions éthiques, « le détour par la fiction est, en réalité, un formidable raccourci » (p. 210).

Ninon Chavoz

Qui vivra qui mourra. Quand on ne peut pas sauver tout le monde. Paris, Albin Michel, 2015.

Dans cet essai qui, dès sa parution en 2015, connut un important retentissement, Frédérique Leichter-Flack aborde une problématique majeure pour nos sociétés contemporaines, exacerbée depuis deux ans par la pandémie de covid-19 : il s'agit bien sûr du triage, et des dilemmes éthiques que soulèvent les procédures ou les contraintes de la sélection et de la priorisation dans de multiples situations (santé, emploi, catastrophes environnementales ou humanitaires) ainsi que dans de tragiques contextes historiques comme les génocides.

« Qui a priorité pour vivre quand tout le monde ne peut pas vivre ? Qui sacrifier ? Qui sauver d'abord quand on ne peut pas sauver tout le monde ? » (p. 9) : ces graves questions traversent les huit chapitres de l'ouvrage, qui aborde tour à tour les choix tragiques et les stratégies de survie dans les ghettos juifs et les camps de la mort, durant la Seconde Guerre mondiale, puis l'éthique de la priorisation à l'occasion de naufrages historiques (le *William Brown* en 1841, le *Titanic* en 1912) ou lors de catastrophes naturelles (comme le passage de l'ouragan Katrina à la Nouvelle-Orléans, en 2005), ainsi que dans les situations sanitaires de pandémies ou de parcimonie des ressources médicales et vitales (thérapies expérimentales, dons d'organes...). En multipliant les exemples, qu'elle puise aussi bien dans la littérature de témoignage, les classiques de la littérature mondiale ou dans les fictions grand public de la littérature de jeunesse et des blockbusters hollywoodiens, Frédérique Leichter-Flack réalise un double tour de force. Elle parvient d'abord à mettre au jour un « imaginaire partagé » sur la pénurie et autour de la délicate question du triage qui, tout en étant devenue tabou, n'en constitue pas moins une hantise récurrente de nos sociétés démocratiques, précisément fondées sur l'égalité théorique de la valeur des vies (p. 13). L'auteure met ensuite brillamment en relief le *continuum* qui va des conditions extrêmes de la survie dans des camps d'extermination « aux arbitrages budgétaires les plus ordinaires » (p. 195) où « des raisonnements coût-bénéfice appliqués au domaine de la santé » et des « problématiques socio-économiques » (p. 197) participent au fond d'une même logique – celle de la sélection, de la hiérarchisation et de la priorisation des vies humaines.

Dans tous les cas, Frédérique Leichter-Flack se garde bien d'adopter une posture morale, préférant toujours multiplier les questions plutôt que d'offrir des réponses simplistes et catégoriques. C'est bien dans cette perspective, où la réflexion sur les réalités du triage « peut aussi correspondre à un objectif d'engagement public et de mobilisation citoyenne », préalable à toute confrontation avec des situations d'urgence, que la littérature conserve et manifeste, dans cet essai, sa puissante fécondité heuristique. Loin de conforter en effet la « logique éliminationniste » (p. 42) qui tend à polariser systématiquement le monde social et les destins ou les rôles humains entre deux camps opposés – les naufragés et les rescapés, les perdants et les gagnants, les *morituri* (condamnés à mourir) et les (sur)vivants – « la littérature peut [...] refuser de reconnaître le monde en pénurie, persister à chercher les moyens d'imaginer un monde où il y aura de la vie pour tout le monde » (p. 49) et ainsi nous aider, « en amont des crises », à élaborer des « protocoles éthiques concertés » (p. 125) en préparation ou mieux, en prévention à la catastrophe qui, socio-économique, historique, environnementale, naturelle ou sanitaire, peut surgir ou revenir à tout moment. *Qui vivra qui mourra* s'offre donc comme un livre éminemment nécessaire par les temps qui courent, dont on ne peut que souhaiter la réédition prochaine dans une collection de poche.

Anthony Mangeon

**Vous trouverez dans le lien suivant la dernière Lettre de notre partenaire le CEERE (Centre Européen d'Enseignement et de Recherche en Éthique) :
Lettre du CEERE décembre 2021**



<http://ethique-alsace.unistra.fr/>

DOSSIER "BIBLIOTHÉRAPIES"

À la suite du colloque "[Bibliothérapies d'ailleurs](#) : représentations et pratiques de l'antiquité à nos jours" qui a eu lieu les 18 et 19 novembre 2021 et rassemblé jusqu'à 70 participants en présence (et 25 à distance) , nous vous proposons quelques recensions d'ouvrages sur ce thème.

Marc-Alain Ouaknin, *Bibliothérapie : lire, c'est guérir*. Paris, Éditions du Seuil, coll. La Couleur des Idées, 1994.

Dès les premières pages de l'introduction, Marc-Alain Ouaknin prévient qu'on cherchera en vain le terme de bibliothérapie dans les dictionnaires de langue française : docteur en philosophie et rabbin, aujourd'hui professeur à l'Université Bar-Ilan de Tel Aviv, il est l'un des premiers à introduire dans le champ francophone une notion attestée d'abord dans le domaine anglo-saxon. Par ses sources et ses méthodes de réflexion, *Bibliothérapie* hérite de la double formation de son auteur : son ancrage philosophique se situe autant du côté des textes d'Emmanuel Levinas et de Paul Ricœur (notamment les trois tomes de *Temps et Récit*), que du côté des spécialistes de la culture hébraïque, biblique, talmudique et cabaliste (présents surtout dans la deuxième partie). Quant aux textes littéraires sollicités, ils frappent également par leur variété : reflet des prédilections de l'auteur, ils sont empruntés aussi bien aux *Mille et une nuits* qu'à Cervantès, Proust, Kafka et Antonin Artaud.

La définition de la bibliothérapie qui découle de ces lectures fait la part belle à la complexité – qu'il s'agisse de celle des textes eux-mêmes ou de la démarche thérapeutique qu'ils doivent inspirer. Prenant appui sur son expérience des maisons d'études talmudiques (*bèt-hamidrach*), Marc-Alain Ouaknin préconise en effet une « bibliothérapie herméneutique », fondée sur la mise en discussion de textes aux sens fluctuants et multiples. La fréquentation des livres, dans ces conditions, ne se conçoit pas – n'en déplaît à Proust et à son célèbre « Sur la lecture » - comme une activité solitaire, mais toujours comme un dialogue : sur ce point, l'approche philosophico-religieuse rejoint les études citées par Isabelle Blondiaux, qui pointent le besoin d'un thérapeute exerçant « une fonction de triangulation » entre le patient et le texte. Rappelant que les maîtres de la Cabale reconnaissent quatre niveaux de signification (le sens littéral ou *pchat*, l'allusion ou *remèz*, l'interprétation ou *drach* et le sens secret ou *sod*), Marc-Alain Ouaknin distingue cette approche des quatre sens de la tradition médiévale, en précisant que dans la conception talmudique « le texte est indéfini, ouvert à des interprétations toujours nouvelles », et non doté d'une signification à décrypter dont les lecteurs professionnels seraient les garants : selon lui, la fonction thérapeutique de ces textes tient dès lors à leur « aspect anti-idéologique », c'est-à-dire à l'impossibilité de leur assigner un sens unique. Une telle remarque ne vaut bien sûr que pour certains textes, où il n'existe pas de possibilité « d'emprise radicale » : « la main ne doit pas refermer sur le livre pour en faire un manuel » – ce qui exclut justement de la bibliothérapie défendue par Ouaknin les *manuels* de développement personnel contemporains. Rappelant que la maladie se dit en hébreu *mahala*, la racine *mahol* signifiant « faire une ronde » ou « tracer un cercle », l'auteur voit le patient comme un sujet qui a perdu « sa flexibilité, sa souplesse » et se trouve « dans la situation d'un prisonnier d'une cage » : la puissance thérapeutique des textes et de leur interprétation dialogique réside alors dans leur capacité à rompre une logique circulaire et à briser la « rigidité d'une conscience enfermée sur elle-même ».

Une telle question se pose notamment à propos d'un thème devenu central dans les débats contemporains, celui de l'identité : partant du texte que Sigmund Freud consacre à Moïse (*L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, 1939), Ouaknin nous met en garde contre les risques d'une « identité fixe et définitive ». Rappelant qu'« il n'y a pas d'identité mais seulement des possibilités d'identité », il préconise une « identité dynamique » qui « introduit à l'éthique-morale de l'être infinitif ». La bibliothérapie, dans ces conditions, apparaît comme une pratique exigeante qui permet « une dynamisation et une activation existentielle par la dynamisation et l'activation du langage » ou comme un « lire aux éclats » à la fois ludique et dialogique, qui ouvre « la possibilité de la renaissance perpétuelle de l'être ».

Ninon Chavoz

Isabelle Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ? La lecture et ses variations thérapeutiques*. Paris, Champion, coll. Unichamp-Essentiel, 2018.

Psychiatre et psychanalyste, par ailleurs auteure d'un essai consacré à Céline (*Céline : portrait de l'artiste en psychiatre*, 2005), Isabelle Blondiaux livre dans cet ouvrage une synthèse remarquablement complète et documentée des différents avatars de la bibliothérapie (définie comme un ensemble de « pratiques sociales de parole ayant une prétention thérapeutique et reposant sur la médiation d'écrits, peu importe leur support », p. 110), de son histoire (d'abord américaine et liée à l'aménagement concret de bibliothèques dans les hôpitaux) et de ses enjeux. Le terme de « variation », retenu dans le sous-titre pour désigner le spectre des applications thérapeutiques de la lecture, s'avère à cet égard singulièrement bien choisi : par le riche panorama qu'il déploie, l'essai d'Isabelle Blondiaux démontre la variété des pratiques thérapeutiques associées au livre, toujours sises « au carrefour épistémologique du médical, du religieux et du philosophique » (p. 110).

À la différence de supports (on distinguera ainsi la bibliothérapie de la « poétothérapie » et de la « poésie-thérapie » ou encore de la « théâtrothérapie » et de la « scénothérapie »), s'ajoute en effet une différence de méthode qui induit également une altération du rapport à la littérature. Une première définition de la bibliothérapie, qu'Isabelle Blondiaux qualifie de « minimaliste », encourage ainsi la lecture de « livres d'information sur les maladies et leur traitement » et autres manuels de *self-help* : cette « bibliothérapie informative » qui réduit le livre au statut d'ustensile et la lecture à une « technique de conseil » (p. 38) remporte certes un succès croissant, mais elle pose selon l'auteure de graves problèmes éthiques, sans que son efficacité ait pu être démontrée. Faisant l'économie (au sens propre du terme) de la relation soignant-patient, cette bibliothérapie *a minima* fait en effet « peser la quasi-totalité de la responsabilité du traitement sur les seuls malades » (p. 49). Moins étriquées que cette première approche, les bibliothérapies affectives, imaginatives et interactives utilisent la littérature d'imagination à des fins d'adaptation sociale, de normalisation du comportement et de développement personnel : accordant la part belle aux émotions et à la médiation d'un thérapeute devenu « le garant et le support » du sens des lectures, elles se fondent sur les trois étapes successives de l'identification (ou imitation), de la décharge (*catharsis* ou « implication ») et de la prise de conscience critique de soi (*insight*).

Grande perdante « de la course effrénée à la production de données expérimentales », cette forme de bibliothérapie pose également la question d'une « appropriation » de la littérature, devenue partie intégrante de ce qu'Eva Illouz nomme le « discours thérapeutique », soit une idéologie langagière « ayant pour vocation d'organiser des pratiques sociales instrumentalisées au service du capitalisme, qu'en retour il contribue à remodeler » (p. 123). Pour remédier à ces difficultés, l'ouvrage d'Isabelle Blondiaux offre deux pistes heuristiques, respectivement conçues en dialogue avec les travaux de Piroska Nagy et d'Hélène Merlin-Kajman (*Lire dans la gueule du loup*, 2016) : la première consiste à réinscrire la bibliothérapie dans une histoire longue, qui remonte à la pratique antique de l'ascèse et aux exercices spirituels stoïciens ; la seconde invite à penser un lien étroit entre la psychanalyse et la littérature, conçue comme dispositif transitionnel. Pour l'auteure, « si la littérature ouvre à l'éthique, ce n'est donc pas tant parce que la littérature serait un catalogue, voire un laboratoire d'expérimentation des possibles que, plus paradoxalement, en raison même de sa puissance traumatique d'effraction. » (p. 153).

Ninon Chavoz

Pierre-André Bonnet, *La Bibliothérapie en médecine générale*. Montpellier, Sauramps Médical, coll. Médecine et Humanisme, 2013.

Médecin généraliste, chef de clinique des universités (2009-2013) et maître de conférences associé à la faculté de médecine de l'Université d'Aix-Marseille depuis 2014, Pierre-André Bonnet s'est intéressé aux possibles usages et effets de la lecture dans divers contextes médicaux, de l'auto- à la psychothérapie en passant par les consultations ou la fréquentation de bibliothèques hospitalières. Issu de sa thèse d'exercice (soutenue en 2009) et préfacé par le Dr Charly Cungi, auteur de nombreux ouvrages d'auto-traitement (*Savoir s'affirmer*, 2001 ; *Faire face à la dépression*, 2009 ; *Faire face à la dépendance*, 2014, etc.), son petit livre didactique présente la bibliothérapie comme « un outil de soin et de prévention en santé mentale », employé notamment pour traiter divers troubles (de l'humeur – anxiété, phobies ; du sommeil ; de l'enfance et de l'adolescence ; de la dépendance). À partir d'une double approche empirique – d'une part, une enquête réalisée auprès de 600 personnes (p. 53), et d'autre part la « médecine basée sur les preuves » (« *Evidence-Based Medicine* »), une « démarche décisionnelle fondée sur les données de la science, en prenant en compte le contexte psychosocial et les préférences du patient » (p. 33) – l'auteur démontre clairement l'efficacité de la bibliothérapie, y compris lorsqu'elle est « auto-administrée » (« *self-help* ») ou simplement associée à un « accompagnement en consultation » (p. 42), dans le cadre de thérapies comportementales et cognitives.

S'il est assurément plus à l'aise avec la bibliothérapie informative, où la lecture – que ce soit celle d'un livre ou de contenus disponibles sur Internet – permet de diffuser auprès des patients des connaissances sur les maux dont ils souffrent, Pierre-André Bonnet ne néglige pas pour autant l'apport des œuvres littéraires. Ces dernières présentent en effet d'autres bénéfices, qui relèvent de la catharsis ou des impulsions redonnées à la volonté (l'auteur reproduit en annexe, sur cette question, un important extrait de Proust, « Sur la lecture »), mais qui permettent aussi une diversion et une distanciation critique, via l'évasion dans d'autres mondes, d'autres temporalités, ou l'expérience d'autres points de vue.

Citant une expérimentation étatsunienne entreprise en milieu carcéral, où la lecture collective de romans, à l'initiative d'une association (*Changing Live Through Literature*), avait permis une meilleure réinsertion des détenus avec un taux de récidive délictueuse divisé par deux pour ceux qui avaient suivi ce programme bibliothérapeutique, l'auteur souligne enfin la vertu thérapeutique et éthique des textes, et il défend ainsi l'importance de la lecture pour « rechercher une meilleure santé dans son ensemble », et non simplement pour « soulager un trouble émotionnel particulier » (p. 60).

Son ouvrage s'achève sur les diverses modalités de prescrire des livres à l'occasion de consultations médicales, qui vont du « conseil orienté sur la résolution d'un problème » aux suggestions non spécifiques, qui utilisent un « répertoire littéraire » plus général : La bibliothérapie apparaît ainsi comme « une réponse empathique qui ne laisse pas de vide entre le soutien simple et la prise en charge spécialisée » (p. 65). « Proposer un livre », selon Pierre-André Bonnet, « c'est déjà agir et soigner » (p. 67). On ne peut donc que recommander le sien aux médecins, étudiants, enseignants curieux des effets thérapeutiques de la lecture.

Anthony Mangeon

Alain de Botton, *Comment Proust peut changer votre vie*, traduit de l'anglais par Maryse Leynaud, Paris, Denoël, coll. « 10/18 », 1997 ; *How Proust Can Change your Life. Not a Novel*, Londres, Picador, 1997.

À la recherche du temps perdu est sans doute, parmi les textes classiques de la littérature française, celui qui renvoie le plus naturellement dans l'esprit du lecteur à l'idée d'une séparation entre la littérature et la vie : les positions théoriques de Proust sur la déliaison entre la biographie de l'artiste et ses productions ou sur la lecture comme aspiration hors du monde, mais aussi la situation dans laquelle il compose son texte, enfermé dans une chambre dont il ne sort guère plus, entretiennent l'image d'une œuvre close sur elle-même, rédigée dans le silence et la solitude, dans un profond décalage entre expérience du monde et mise en forme esthétique de cette expérience. Dans son ouvrage paru en 1997, Alain de Botton effectue au contraire un geste de nivellement subversif, en proposant à la façon des guides de développement personnel neuf manières par lesquelles Proust peut transmettre une morale pratique, directement utilisable dans la vie – et pas n'importe laquelle : dans « votre vie », humble lecteur.

Et le critique d'enfoncer le clou par son sous-titre, « Not a novel », inversant la formule traditionnelle par laquelle les auteurs de biographie romancée brouillent la frontière entre le vrai et l'invention : c'est bien de la vie réelle de Proust qu'il est question à tous les niveaux d'un texte qui envisage le grand auteur comme un homme très ordinaire et *La Recherche* comme une réponse aux dilemmes existentiels qu'il a rencontrés. Pour profiter de ces leçons proustiennes de vie (« Comment aimer la vie aujourd'hui », « Comment prendre son temps », « Comment être un véritable ami », « Comment être heureux en amour », etc.), le lecteur doit en retour renoncer à lire l'œuvre sous l'angle unique du plaisir esthétique, pour mieux envisager les solutions qu'elle apporte aux problèmes de l'existence. Car n'avez-vous jamais rêvé de visiter Illiers-Combray (p. 243) ? Ne persistez-vous pas à voir la duchesse de Guermantes dans « la belle-mère [...] d'une ex-petite amie » (p. 32) ? C'est bien la preuve que la fiction n'a pas vocation à rester de la fiction, mais que l'œuvre proustienne se répand déjà naturellement dans votre propre vie.

Or, elle pourrait bien la transformer. Alain de Botton relit en effet tout le projet proustien à la lumière d'un idéal thérapeutique que l'auteur aurait hérité de son histoire familiale. « Ah, Céleste, si j'étais sûr de faire avec mes livres autant que Papa a fait pour les malades ! », dit une phrase que l'on prête souvent à Proust : l'écrivain aurait ainsi souhaité émuler son père, le docteur Adrien Proust, auteur, entre autres ouvrages médicaux très lus à l'époque, d'un manuel de calligénésie à destination des jeunes filles, ou son frère Robert Proust, chirurgien qui fut le premier en France à effectuer une ablation de la prostate. C'est le prisme qu'adopte en tout cas de Botton pour rendre compte de l'œuvre : il traite de la démographie proustienne, de Madame Verdurin à Swann, comme autant de « cas » que Proust aurait examinés comme un médecin le fait d'un patient, pour déterminer son syndrome et lui proposer des solutions pour y remédier. À terme, ces cas opèrent comme des contre-modèles qui produisent pour le lecteur des connaissances sur l'âme humaine et des modèles de comportement lui permettant d'éviter les écueils de l'existence et même, pour reprendre le titre du chapitre 4, de « réussir ses souffrances ». On se situe donc à la fois dans un modèle critique qui généralise la reprise d'un angle de lecture médical et dans la promotion d'une lecture que l'on veut toute orientée vers un but pratique d'amélioration de soi.

La perspective adoptée par le critique témoigne aussi d'une extension, fréquente dans le cadre bibliothérapeutique, de la notion de « thérapie », qui quitte le pur domaine médical pour intégrer celui du bien-être : l'ouvrage s'ouvre sur une anecdote rappelant qu'à la veille de la mort de Proust, le journal *L'Intransigeant* avait demandé à une série de personnalités d'expliquer ce qu'ils feraient s'ils apprenaient que la Terre devrait être anéantie dans un cataclysme tout proche. Alors que tous prédisent des scènes de chaos, de luxure ou de délire mystique, Proust répond calmement qu'il chercherait une consolation dans l'art, en allant visiter le Louvre ou en allant écouter son actrice préférée au théâtre pour la dernière fois. Au-delà de la thérapie, il s'agit bien de promouvoir des formes de vie susceptibles de donner le plus de contentement et de sentiment d'accomplissement, dans la plus pure lignée des manuels de *self-help*.

L'ouvrage, plein d'un humour en demi-teinte qui atténue ce que le prisme de la médecine et du développement personnel peut avoir de réducteur pour le projet proustien, réunit la tradition ancienne du livre comme guide, trésor de sagesse et pourvoyeur de règles de vie d'une part et, d'autre part, une approche pragmatique à l'anglo-saxonne qui confère à la littérature une dimension concrète et un but pratique. Approche, diront certains, trop pragmatique : devant le succès de son essai, Alain de Botton fonde un institut privé, The School of Life, dédié au développement personnel et où les leçons de la littérature se monnaient à prix d'or.

Victoire Feuillebois

Éric Méchoulan, *Lire avec soin. Amitié, justice et médias*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Perspectives du care », 2017.

Une des critiques récurrentes adressées à la bibliothérapie est qu'elle reposerait sur une expérience appauvrissante du « lire » : elle engagerait à substituer à la valeur esthétique la vertu consolatoire du *feel good book*, à trouver, parfois de force, une leçon de vie dans les œuvres les plus canoniques, enfin à évaluer l'utilité et les inconvénients de la lecture pour la vie, en dehors de la sphère littéraire pure. Dans *Lire avec soin*, Éric Méchoulan, professeur de littérature moderne et de culture numérique à l'Université de Montréal, souligne au contraire que cette ambition d'ancrer la lecture dans la vie concrète est constitutive de nos expériences esthétiques contemporaines, dans leur portée politique et sociale : elle restitue au terme « lire » son spectre le plus étendu, qui désigne la compétence d'observer, de considérer et de comprendre un phénomène complexe, pas nécessairement écrit. La lecture se fait dès lors moins le vecteur d'une ambition thérapeutique stricte que d'une école du « soin » au sens large, qui apprend à faire cas des autres et de soi-même.

Car, même au sein de nos sociétés numériques et technologiques qui semblent rendre le livre caduc, nous lisons en réalité en permanence, nous rappelle l'auteur – notre page Facebook ou des fichiers audio, mais aussi des personnes et des situations. Lorsqu'il est question de lecture, il est toujours aussi question du rapport entre les individus et les institutions, rapport que la relation entre livre et lecteur contribue à rendre sensible, voire à modeler. Les neuf courts chapitres du livre partent ainsi d'expériences concrètes de lecture et s'attachent à en montrer la porosité, menant de l'écriture de l'histoire à la pratique de la justice, de la volonté de trouver le mot juste à la recherche d'un « ami lecteur » qui viendrait médiatiser l'expérience.

C'est dans ce contexte que s'effectue le passage du *cure* au *care*, « comme soin et comme reconnaissance des vivants » (p. 56). Le critique rappelle que, si l'on revient à l'étymologie gréco-latine (*lego* signifie cueillir, notamment des plantes médicinales) et aux premiers usages du livre, la lecture a souvent été associée à une forme de thérapeutique. Pour autant, la valeur curative attribuée au livre se joue ici moins au niveau de la dimension personnelle et psychologique de la lecture que dans la possibilité d'ouvrir cette dernière vers des pratiques relevant de la justice et du courage de dire vrai.

En effet, ce qui importe au critique dans l'acte de lire n'est pas la simple communication d'une intériorité à une autre intériorité, mais le fait que la lecture donne accès aux « manifestations publiques de formes de vie grâce à des dispositifs médiatiques » (p. 14). À ce titre, elle occupe une place privilégiée dans l'espace du care conçu comme la mise en valeur de relations plurielles à partir de contextes particuliers, dans la mesure où elle permet de trouver un équilibre dans la difficile équation qui suppose de « demeurer arrimé aux relations singulières et à leurs contextes d'usage tout en circonscrivant leur valeur générale » (p. 24) : l'attention que le processus de déchiffrement et d'interprétation nécessite de la part du lecteur est en effet l'un des modèles qui permettent de prendre acte du commun sans faire le sacrifice des singularités et elle s'articule donc naturellement aux sphères du social et du politique. « Attention » est d'ailleurs à la fois l'une des caractéristiques principales de l'acte de lecture sur le plan cognitif et l'une des traductions possibles de *care*.

Éric Méchoulan n'est pas le seul critique contemporain à vouloir montrer que la lecture éduque à une attention aux autres, qu'elle nous rendrait alertes et donnerait ainsi à voir et à percevoir l'existence de réalités trop précaires pour que la plupart des dispositifs sociaux et rhétoriques puissent les porter à notre connaissance. Mais le critique se distingue par le fait qu'il exporte les exigences d'une lecture juste au-delà des limites ordinaires de cette activité, et notamment dans le domaine de la pratique effective de la justice – d'une justice conçue elle-même comme lecture, et pas simplement d'une justice rendue plus efficace grâce à la médiation de la littérature. Sur un mode qui rappelle Montaigne, auteur souvent cité, Méchoulan procède par syllepse en faisant résonner la racine commune entre « justice » et « justesse » : la justice comme production de droit, art rhétorique ou principe transcendant qui viendrait trancher les affaires humaines de manière neutre et objective, cède donc la place à un modèle de justice perçu comme soin réciproque, comme volonté de dire juste, dans lequel tout procède d'un mouvement d'interprétation, de lecture. Si la littérature peut revendiquer une action positive sur les vies, ce n'est donc pas parce qu'elle encouragerait, par le rêve bibliothérapeutique, le perfectionnement individuel au sein d'une société du *coaching*, nous dit Méchoulan, mais parce qu'elle maintient éveillé en nous un art de la lecture qui fonctionne plus généralement comme un « opérateur de communauté » (p. 89) et qui entretient au sein d'activités multiples l'exigence intérieure d'honorer, de rendre justice à ce qui compte et passe ordinairement inaperçu.

Victoire Feuillebois

QUELQUES IMAGES DU COLLOQUE :



Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012).

This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.